

# BAZOUGES- SOUS-HEDE

Commune de Hédé

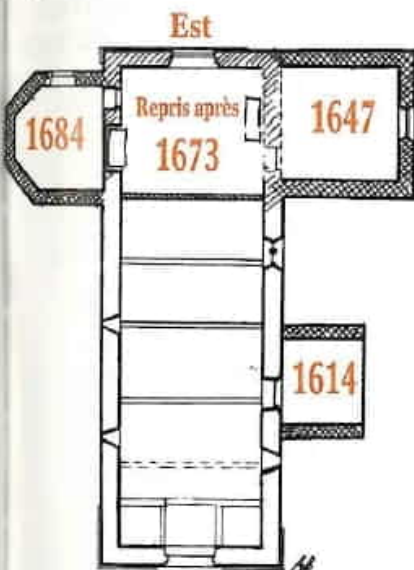
Eglise Saint-Martin

Doyenné de Tinténiac 2

L'apport de l'Ancien Régime est particulièrement intéressant à observer à Bazouges. Son étude ne manque pas de pièges, ni d'incertitudes, mais la présence d'archives lui donne grand relief, tant pour l'architecture que pour le mobilier.

## L'"augmentation" de l'église au XVIIe

La silhouette de l'église des XVe-XVIe, d'une pureté aristocratique, s'alourdit au XVIIe, sous l'impulsion d'une fabrique bien organisée et d'un clergé nombreux, qui s'occupait aussi de Hédé. En résultèrent le porche de 1614, la chapelle-trésorerie de 1647 et la sacristie de 1684.

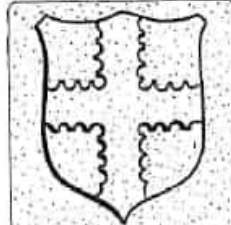


Ajonctions et reprises au XVIIe



Gédouin

Le Bintin



Trois des pierres du porche sud, sur un contrefort nord.

## Le porche de 1614

Le porche sud, dont un dessin de Frotier de la Messelière a gardé mémoire<sup>1</sup>, fut détruit en 1903. L'accès au cimetière se faisant alors uniquement par le nord, il avait perdu de son utilité. Plutôt que de le réparer, on préféra dégager la porte ouvragée du XVIe qu'il masquait. Ses plus belles pierres furent toutefois préservées dans les contreforts nord que l'on dressa alors. Les variations du lichen s'obstinent encore à tracer sa silhouette sur le mur sud...

Que de paroles échangées ici, en particulier par les fabriciens qui s'y réunissaient aux beaux jours<sup>2</sup>, des tombes sous les pieds (car on y enterrait), des ossements sur la tête (car il semble qu'il servait d'ossuaire) ! Sur cet espace social, le seigneur du temps, Julien Gédouin, avait tenu à apposer ses armes, d'autant plus qu'il ne résidait pas au château<sup>3</sup>. Il y joignit celles de Le Bintin, disparus dès le milieu du XVIe, mais tenus pour lointains fondateurs.

Surtout, le porche protégeait la "porte des morts" par laquelle sortaient la plupart des défunts vers le "saint cimetière" et la lumière du midi. C'est pourquoi dom Jean Hervoche, le vicaire qui suivit les travaux, fit inscrire en même temps que la date de 1614 une de ces phrases graves qu'on chérissait alors : "Nous mourons demain".

L'emploi du présent n'est peut-être pas une distraction. Du reste, pour Jean Hervoche, "demain" ne dura que quelques semaines. Il fut enterré, dans l'église, le 24 février 1615<sup>4</sup>...

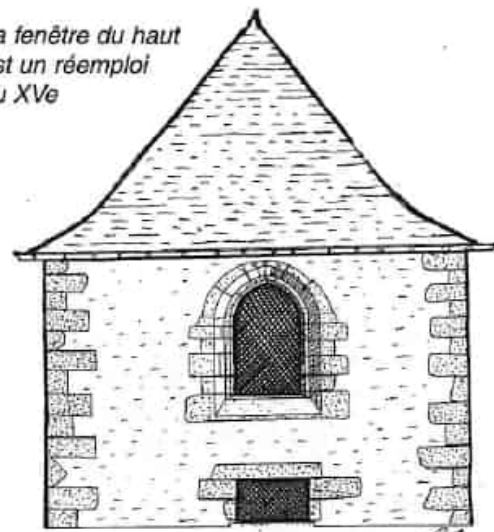
## La chapelle et trésorerie (1647)

Les archives donnent de surprenants repères sur l'origine de l'actuelle chapelle de la Sainte Vierge qui a connu bien des avatars. En février 1647 furent réglées 615 livres à François Jourdin l'entrepreneur (qui décéda presque aussitôt<sup>5</sup>) "pour la construction et édification de la chapelle et trésorerie". En février également, Jean Blanchart menuisier reçu son salaire pour "l'armoire de la trésorerie". Par contre, le menuisier Michel Denoual ne fut payé qu'en juin 1649 "pour le lambrissage de la chapelle".

Il s'agissait d'un bâtiment à deux niveaux, comme l'attestent les deux fenêtres superposées du mur nord (dessin ci-dessous). La "trésorerie" était en partie enterrée. Au-dessus s'élevait un oratoire, qui faisait sans doute fonction de chanterie, selon la coutume du temps. Par économie d'argent et de place, on avait aligné la chapelle sur le chevet, dont on avait réutilisé les belles pierres d'angle.

C'est probablement après la construction de la sacristie au nord du chœur (1684) que la trésorerie disparut et que tout fut ramené à un seul niveau, devenant la chapelle du Saint-Esprit, affectée à la confrérie du Saint-Esprit, reconnue par Rome

La fenêtre du haut est un réemploi du XVe



en 1674<sup>6</sup>. Le sol était resté plus bas que celui de l'église. La fosse ne fut comblée qu'en 1729, ce qui explique qu'avant le ciment tout récent les barres de fer s'enfonçaient dans le sol jusqu'à 1,50m.

Nous renonçons à hasarder des hypothèses sur l'évolution du mur de séparation entre le chœur et la chapelle, ainsi que de la porte du XVe donnant aujourd'hui de plain-pied sur l'extérieur. Leurs mutations furent certainement la cause, fin XVIIe ou XVIIIe, de la démolition du tombeau de l'ecclésiastique Gilles le Bintin, appuyé sur le mur sud du chœur. Le gisant émigra vers le cimetière (et disparut), tandis que la pierre de façade se cacha jusqu'en 1961 comme une relique à la base de l'autel du Saint-Esprit...

Chapelle et sacristie pénètrent dans le volume simple du XVe



### La sacristie (vers 1684)

D'une histoire moins mouvementée, ce monument pansu et débonnaire arbore au chevet une figure d'ange assez grossière. Le marché en fut adjugé en 1684 à Georges Rouyer, qui le bâtit comme une chapelle avec chœur "à pans coupés". La sécurité étant de rigueur, il n'y avait pas de porte extérieure, et une seule fenêtre garnie de barreaux serrés. Il est aussi question dans les comptes du vitrier, du peintre, et surtout de Sébastien Houitte, menuisier qui fit la "grande armoire"<sup>7</sup> en 1688 et sans doute les autres boiseries (il reçut 100 livres en 1692). Cette dernière construction devait suivre de peu la réorganisation du chœur.

## Le nouveau chœur (après 1673)

Depuis longtemps, les paroissiens auraient aimé moderniser leur chœur, selon les principes de la Réforme catholique, qui étaient principalement de rendre bien visible l'autel et de magnifier le tabernacle. Mais l'inertie des Gédouin, seigneurs toujours absents, dont l'accord était pourtant indispensable, bloquait tout. La fenêtre axiale, trop basse<sup>8</sup>, aveuglait et empêchait la pose d'un tabernacle. Non seulement les autels latéraux de Notre-Dame et Sainte Anne (sans compter les autres statues<sup>9</sup>) masquaient le chœur, mais le tombeau du chevalier le Bintin envahissait l'axe même de l'église. Le chœur, déjà petit, devait composer avec ce grand tombeau, le banc des Gédouin et le tombeau de Gilles le Bintin...

L'opportunité vint avec la vente de la seigneurie de Bazouges, en 1671, à Françoise le Mintier des Aulnays, qui demeurait à Hédé, et l'arrivée d'un nouveau recteur, Jean Olivier. La pieuse dame, qui aida beaucoup à l'implantation des Ursulines à Hédé<sup>10</sup>, accepta des arrangements, mais non sans s'entourer de précautions. Ceci nous vaut un acte notarié du 13 août 1673<sup>11</sup>, fort intéressant sur le dossier des réaménagements de chœurs au XVIIe. On y découvre le rêve du recteur.

"Par l'avis de missire Jean Olivier, sieur recteur de la dite paroisse, les paroissiens sont en dessein de faire quelque augmentation dans leur église

se pour faciliter tant le service divin que leurs commodités pour l'ouïr et entendre plus dévotieusement ; pour y parvenir, il est nécessaire d'engrandir (= surélever ?) la vitre étant avis (= derrière) le maître-autel pour sur ledit autel y placer un tabernacle (...) et de faire descendre plus bas un tombeau en bosse joignant le marchepied de l'autel et de le placer ailleurs qu'il n'est, afin de facilement y poser un ballustre (= une balustrade) pour empêcher que le public n'entre dans le sancta sanctorum".

Il fut décidé :

- que le tombeau du chevalier serait placé dans un enfeu "au-dessous du banc principal de la maison de Bazouges et joignant le derrière de l'autel de l'image de la Vierge",
- qu'un tabernacle pourrait être mis au-dessus de l'autel, à condition que les deux blasons apposés sur le sacraire de pierre soient remplacés de chaque côté, dans l'ébrasement de la nouvelle fenêtre,
- que dans la nouvelle vitre seraient replacées, "de chaque côté, cinq croix engrelées et une dans le haut, et au milieu de ladite vitre il [serait] placé un crucifix, du côté droit duquel sera faite une image de la Vierge, et du côté senestre l'image de saint Jean..."

L'acquiescement de la dame aux désirs du recteur n'était peut-être pas sans malice. Il se trouvait en effet que le blason à la croix engrelée des le Bintin était également

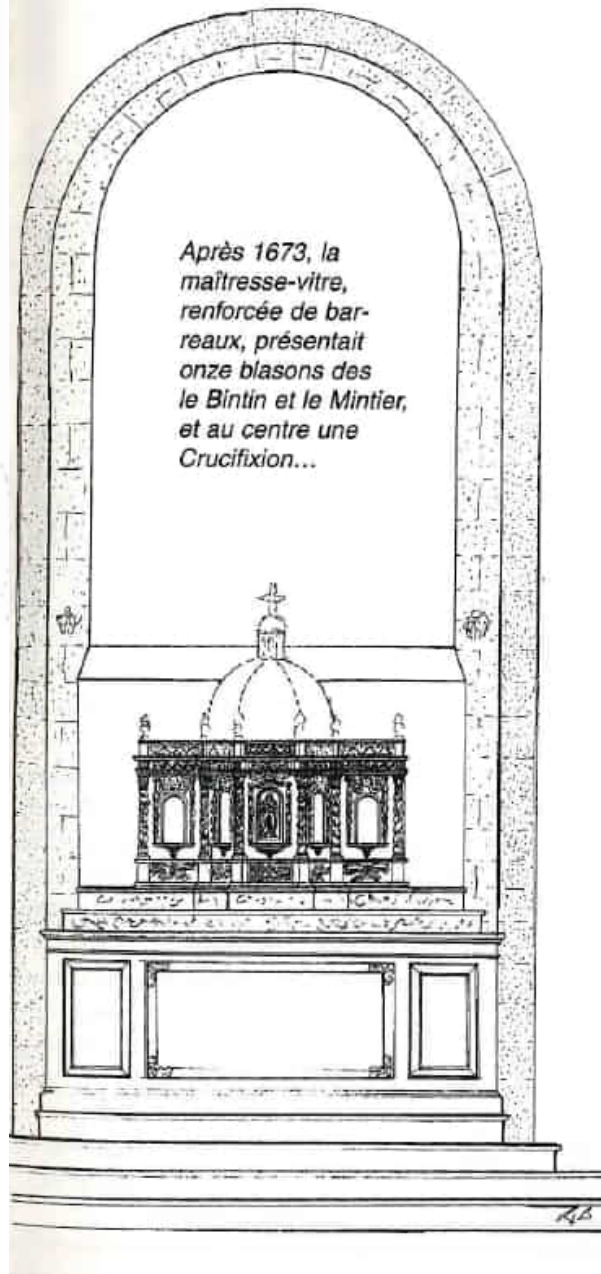


celui des le Mintier... Seules les couleurs différaient<sup>12</sup>. Dans l'opération, les le Mintier affirmèrent à peu de frais leur autorité, récupérant à leur avantage plusieurs croix des le Bintin... et ce fut la paroisse qui payait !

Toujours est-il que les travaux touchant le gisant, le tabernacle et la vitre furent réalisés, probablement sous la direction des architectes Michel Carot et Jean Lambart, présents lors des décisions de 1673. Analysons de plus près ces travaux.

Le gisant des années 1400 repose aujourd'hui sous un grand enfeu de granit, là où il fut décidé de le

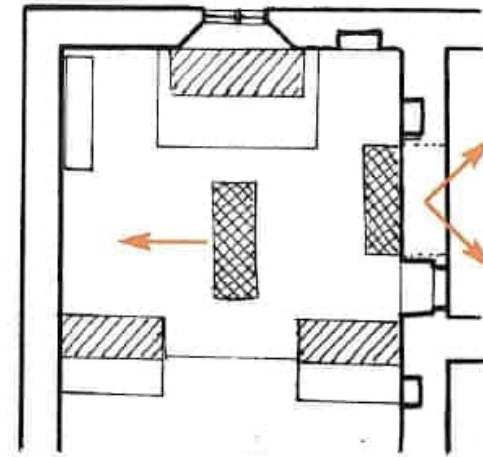
Après 1673, la maîtresse-vitre, renforcée de barreaux, présentait onze blasons des le Bintin et le Mintier, et au centre une Crucifixion...



mettre. Il est utile de réaliser que cette construction d'esprit encore médiéval est de presque trois siècles postérieure au chevalier qu'elle abrite. Par contre, elle est contemporaine de la porte de la sacristie... Le blason qui la domine fut rapidement interprété comme celui des le Mintier (il était d'ailleurs peint à leurs couleurs en 1846 selon l'abbé Brune), d'où les malentendus encore récents sur l'identité du chevalier, revendiqué comme un des leurs par les descendants des le Mintier<sup>13</sup>...

Le tabernacle en bois doré avec colonnes torsées est bien typique de cette époque Louis XIV. Cette construction idéale était la pièce maîtresse du sancta sanctorum. Sans doute le Christ sur la porte était-il encadré des quatre évangélistes, comme souvent. La partie supérieure (dôme ou niche) a aussi disparu. On sait qu'il fut "raccourci, augmenté, redoré" en 1713 par Mathurin Gambier, menuisier rennais réputé, et qu'il subsista à la place d'honneur jusqu'en 1903 (il l'a complètement perdue aujourd'hui !)

La fenêtre est l'élément le plus surprenant. Nous ne connaissons pas d'autres exemples à une date aussi tardive de maîtresse-vitre neuve avec la scène de la Passion. Pourtant, le texte de 1673 ne semble nullement envisager un réemploi. L'abbé Brune la décrit encore assez complète en 1846 avec "un Christ en croix accompagné de saint Jean et de la sainte Vierge, et une Madeleine portant un vase de parfum". Il est bien dommage qu'il n'ait pu faire conserver cette rareté (surtout dans cette zone des grandes verrières de la Passion du XVIe) : le vitrail fut refait complètement dans les années 1850, puis à nouveau en 1903.

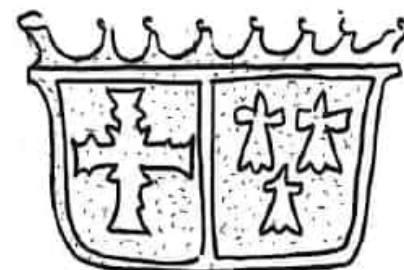


Le chœur jusqu'en 1673 et la migration des tombeaux...

Ce dispositif montre bien qu'au temps de la Réforme catholique, la suppression de la maîtresse-vitre au profit du retable ne fut pas systématique. Tantôt on se contenta de mettre le retable devant sans la toucher (Visseiche), ou de la remonter telle quelle plus haut (Bais, Nouvoitou...), tantôt comme ici une fenêtre nouvelle fut créée, dominant le tabernacle ou même le retable (Essé, Guipry...).

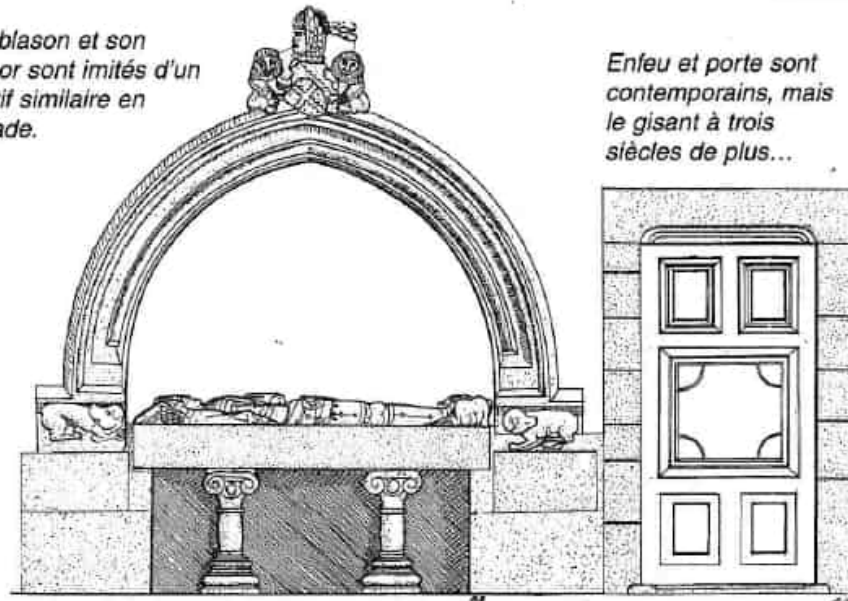
La sacralité du chœur fut encore renforcée par une nouvelle charpente, parfaitement cintrée, qui s'accordait à la fenêtre neuve<sup>14</sup>. Au-dessus de la poutre marquant l'entrée du chœur, il y avait une cloison qui isolait davantage de la nef et masquait la disparité des deux charpentes (ceci se déduit des encoches encore visibles sur la façade supérieure de la poutre).

L'abbé Olivier put mener à terme la réalisation de ce nouveau chœur, mais Madame le Mintier ne le vit pas. Elle décéda dès la fin de 1673 et fut enterrée à Hédé. C'est son frère Thibault qui hérita. Il était l'époux de Françoise de Coëtlogon. C'est pourquoi au chevet, au-dessus de la fenêtre, se voient encore les armes de ce couple.



Le Bintin / de Coëtlogon

Ce blason et son décor sont imités d'un motif similaire en façade.

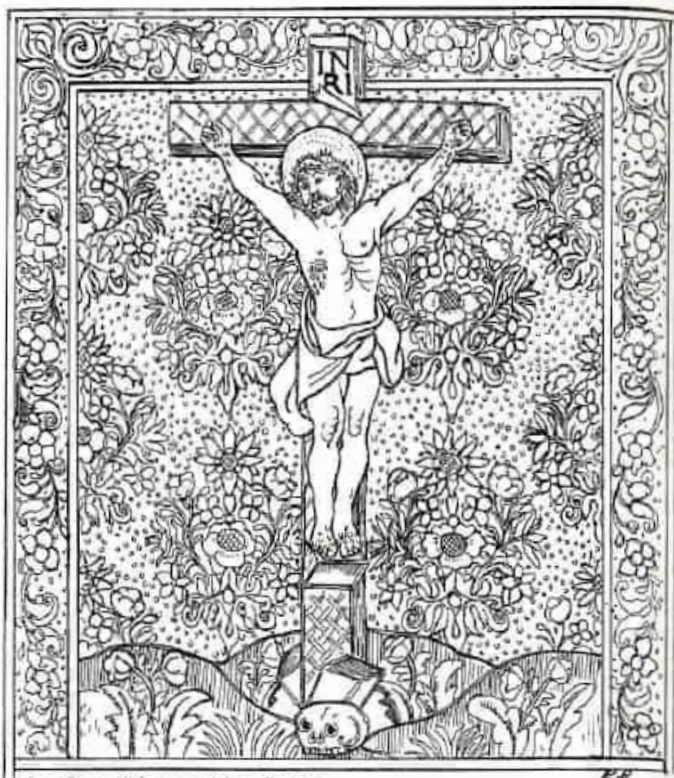


Enfeu et porte sont contemporains, mais le gisant à trois siècles de plus...

0 3m



Saint Pierre et les clés du Royaume



Le Crucifié parmi les fleurs...

## Les énigmes de la bannière de Bazouges (fin XVIIe)

Bazouges peut s'enorgueillir d'une des plus belles bannières d'Ille-et-Vilaine, parmi les plus riches et les plus anciennes, de surcroît bien restaurée<sup>15</sup>. On admire surtout la résille de soie qui recouvre les chairs et la variété des procédés décoratifs (broderies, velours, paillettes...). Pourtant sa présence ici étonne.

Trois bannières sont en effet mentionnées dans les archives

- Une première "rompue en plusieurs endroits" en 1662, va être destituée peu après comme bannière principale. Cette "ancienne bannière en velours rouge" servira en 1730 à faire un parement au grand autel.
- La seconde fut commandée par marché du 3 avril 1665 à maître Rouault, brodeur à Rennes. A la façon de 250 livres, s'ajoutèrent 318 livres de textile pris chez Nouvel, marchand de soie et drap dans la même ville. Pour elle fut faite une armoire neuve en 1668, assez modeste (15 livres), mais qui semble avoir survécu.
- Au bout de 80 ans, cette "bannière neuve" fut à nouveau supplantée par une troisième bannière.

On s'adressa à Gabriel Juvigné, marchand brodeur à Rennes. Le marché du 4 juin 1740 précise les sujets : Christ, astres, hermine et fleurs de lys et de l'autre côté Saint Martin, patron de la paroisse, avec des armoiries. Le devis se montait à 450 livres, sans compter quelques à côtés. Cette "grande bannière" eut quelques misères. En 1764 on vola ses galons. Elle fut réparée par les sœurs du Sacré-Cœur. Mais c'était peu à côté de la Révolution. Les deux bannières furent réquisitionnées et emportées à Hédé, comme sans doute les autres du canton<sup>16</sup>...

De ces trois bannières, seule la seconde, de 1665, pourrait avoir quelques chances de correspondre à la bannière actuelle. La situer vers la fin du XVIIe paraît assez cohérent avec les procédés décoratifs utilisés et l'iconographie de Saint Pierre avec livre, clés et index pointé vers le ciel (au XVIIIe, il sera plutôt évoqué en pénitent). Mais, comment croire que pour sa "grande bannière" la paroisse Saint-Martin de Bazouges aurait pu commander une image

de Saint Pierre, qui n'est l'objet à cette époque d'aucune vénération particulière<sup>18</sup> ? Alors d'où vient-elle ? Il nous est impossible encore de répondre avec certitude. Voici seulement quelques indices.

Il est vraisemblable que les bannières de Bazouges, marquées d'insignes nobiliaires, furent brûlées. Déjà peu enclins à faire des cadeaux à Hédé, les Bazougeais durent se démener après la tourmente pour récupérer une bannière. Or, deux paroisses du canton, Vignoc et Québriac, sont sous le patronage de saint Pierre. Peut-être que l'une d'entre elles montra moins de zèle que Bazouges et arriva trop tard...

Dans les Côtes d'Armor, une dizaine de bannières ont des motifs très comparables, en particulier celle de Minihi-Tréguier... qui elle aussi vient d'ailleurs. Est-ce là le signe d'un atelier commun, ou la preuve que des modèles stéréotypés circulaient ? A moins que la bannière de Bazouges ne soit une occasion venue du Trégor ? Enquête à poursuivre...

Père Roger Blot  
A suivre...